



SYLVIE DAZY
**MÉTAMORPHOSE
D'UN CRABE**
LE DILETTANTE

Sylvie Dazy

Métamorphose d'un crabe

le dilettante

7, place de l'Odéon

Paris 6^e

Couverture © Grégoire Korganow pour le CGLPL
© le dilettante, 2016
ISBN 978-2-84263-878-8

À ma sœur Pascale, la meilleure entre tous.

*On ne refait pas sa vie, c'est juste
l'ancienne sur laquelle on insiste.*

Serge Joncour

En général, mes souvenirs remontent à la file après celui-ci : j'arrive à une des portes de détention, la journée se termine. À vrai dire, c'est la pire des heures. Des grandes fenêtres qui éclairent le rond-point ne tombe plus que le gris épais du ciel, un glacis usé. Dans le cercle au milieu, qui ouvre sur les quatre divisions, un gardien tourne avec ses clés, il râle perpétuellement ou prend son tournis comme une blague, au gré des appels qui se succèdent aux portes, des gens qui passent pour aller piétiner ailleurs. On touche à la caricature du métier : tour du poignet à gauche, à droite, coup de pied sur une barre pour pousser, et un appel plus loin, on y va. Ponctuation métallique, ça racle dans la serrure.

L'air est chargé d'odeurs troubles et de Javel mélangées. Parfois d'une avocate s'exhale un parfum suave.

Ce soir des surveillants courent et jettent la lance à incendie à travers les barreaux. La porte de la division 2 bloque, c'est vieux. Il faudrait la casser pour le passage du Samu. La vie entière ici est en acier trempé. J'apprends par une volée de mots

qu'un prisonnier s'est enroulé dans son matelas de mousse et y a mis le feu. En volute, une fumée échappée par l'œilleton a alerté. Il a tenu longtemps sans hurler, puis au-dessus de l'agitation, un long cri a rempli le quartier bas comme une onde visqueuse. Au milieu de la coupole, surplombant le rond-point, un oiseau sombre bat des ailes, impérial dans son envol macabre. Dans la cellule, les flammes lèchent le rideau des WC, les photos contre le mur, le placard en bois. Peu de vie se consume en ce brasier piteux.

Puis les portes s'ouvrent, les bruits se rapprochent, le Samu arrive en précipitation.

Dans quelques minutes la prison vomira à nouveau son horreur à bas bruit, qui remplit le bar du mess à l'heure des repas. Nous y serons tous, pastis, whisky, nous autres surveillants, infirmières, travailleurs sociaux. On plaisantera sur l'homme vaincu. Je conçois que cela paraisse choquant vu de l'extérieur. De l'extérieur on ne comprend pas, on ne sait pas, il nous convient bien, d'ailleurs, ce côté gardien du secret, ça nous permet de mépriser à notre tour, la pénitencière est une affaire de mépris tournant où chacun prend sa part.

La prison n'accroche pas que les détenus à son tableau de chasse. Elle nous fusille lentement, nous autres aussi.

Je suis né dans un village, derrière la prison centrale du Nord, Bapaume. Les personnels venaient boire un coup au café de mes parents, aussi ai-je passé les concours de l'administration pénitentiaire dès l'obtention de mon inutile licence d'anglais. Surveillant ça m'allait bien. Je savais que quelque part dans le pays le métier était mal vu, mais pas ici, car ça nourrissait son homme. Ils étaient tous très à l'aise les surveillants, ils riaient beaucoup et formaient une confrérie que je n'ai jamais connue par la suite. Depuis mon enfance les hauts murs de Bapaume, censés nous protéger, me donnaient envie d'y aller voir. Quelque chose me dit qu'il y aurait moins de délinquance si les murs étaient de verre. Le mystère donne du prestige, et le prestige, c'était mon cache-misère à l'époque. J'avais envie de voyager, et bizarrement la prison m'offrait cela. Mon frère aîné vivrait du café de mes parents et moi je m'embarquerais dans la soute immobile de Bapaume. En sortant le soir, on me demanderait comme à un explorateur ou un ethnologue les couleurs des oiseaux,

les rites des indigènes, et je saurais répondre. Du danger parfois, du risque, des armes. De la solidarité entre hommes aussi, et de la joie, les surveillants aimaient rire fort. Le matin serait une aventure.

Je devins surveillant par concours.

Je compris vite que je n'aurais pas Bapaume à la sortie de l'école d'administration pénitentiaire mais plutôt une de ces prisons d'Île-de-France à l'étendard flasque. Mais peu m'importait, l'explorateur ne voit pas sa famille tous les soirs. Je fus nommé dans la seule prison de Paris, rue de la Santé.

La cour d'honneur m'apparut la première fois un printemps dans son charme villageois, des pavés, de la vigne vierge, des perrons aux dalles usées. On y fume sa cigarette, on prend parfois le soleil avant de pénétrer dans le ventre de la détention. De prime abord, la Santé présente une douceur désuète, celle d'une ferme fleurie dont on aurait peu à peu abandonné l'entretien. Perdues sur un plateau jadis marécageux, entre autoroute et zone résidentielle, les prisons de Fleury-Mérogis ont, elles, délibérément écarté cette option, qui affichent, d'emblée et dans ses moindres détails, une sécheresse de vie. La nuit, les cellules allumées dessinent chacune une croix, l'ensemble un gigantesque cimetière qui surgit

de la brume montée des sols humides. Une nuit de morts-vivants.

Au contraire, des couloirs de la Santé, la nuit, je vois passer au loin les rectangles lumineux des wagons du métro, une poésie urbaine éphémère. Ma prison me sembla donc une contrée enviable.

Je trouvai très vite une chambre sous les toits près de la gare Saint-Lazare. La fenêtre donnait sur les quais, et les rails m'indiquaient l'axe des départs. Petits moyens petits rêves, je ne suis parti qu'une fois à Deauville, qui est une jungle raisonnable. L'inconnu demeure tapi dans le XIV^e, dans cette bâtisse inélégante dont le volume mange à lui seul un pâté de maisons. Elle ressemble à un Lego géant à la géométrie irrégulière, car si elle se resserre sur la petite rue Messier, elle offre de l'autre côté, à sa porte principale rue de la Santé, une façade massive et bourrue.

Dès mon affectation, je fus recueilli par les nombreux gars du Nord qui arpentaient les couloirs des divisions. La plupart connaissaient mon village, on parlait des horaires des trains, de retour le plus tôt possible ; je faisais enfin partie de la confrérie me disais-je.

Si une plainte s'élève des vestiaires à la relève, elle est colorée de plaisir ; je reconnais celui-ci, c'est le mien. Ce monde caché ne se révèle qu'à ses initiés mais il faut d'abord manger le pain noir de journées à suffoquer d'ennui. Je ne suis sans

doute pas le seul à éprouver de la tendresse en découvrant les murs de la prison au débouché du boulevard Blanqui.

Division 2. Des cellules sortent des taurillons ; sur le poil dru, un tee-shirt moule un poitrail travaillé exagérément dans la salle de sport de l'étage. Sur les murs, les femmes sont des putes et les hommes des athlètes. Collées au calendrier, les photos des enfants, petits animaux blottis. Ils affichent pourtant un éclat rare. Mais le miracle ne déborde pas, et juste à côté, l'image d'un cul de femme offert ne semble incongrue à personne.

Plusieurs mondes s'affrontent ici, dans un grand silence, chacun voué à sa légitimité. On n'affecte pas, en division 2 chez les truands, les surveillants débutants ou trop timides. C'est un bercail particulier. Ceux d'entre nous qui rêvent d'être des hommes en auraient l'esprit retourné. J'imagine qu'à l'heure de la confection des services de surveillance, les têtes pensantes évaluent les risques : ici en division 2, les illusions battent leur plein, qui sentent le sexe et l'argent. Certains parmi les gardiens, jeunes ou idéalistes, frôlent la capitulation ; des briscards de la délinquance émane une odeur puissante, dont il faut s'écarter, et dans sa malignité

elle fissure les murs de détention. Peu importe la réalité, la morne vie des truands. Plus forte qu'elle, toute une imagerie de manade, un monde massif. Ou bien alors une arène avec des coqs de combat. Des cornes, des serres, du pointu. Le rond est féminin.

Il y a entre nous tout un commerce que je ne peux qualifier. D'ailleurs, en tant qu'ethnologue, je reste à distance. Le mieux que je puisse dire : on se cherche, on refuse de se trouver, on tourne. Les femmes n'ont rien à voir ici ; on en parle sans cesse mais un autre gouvernail maintient un autre cap. Je ne parle pas d'homosexualité, à tort peut-être, je ne sais pas dire encore. Je suis ethnologue débutant.

J'ai vu ça d'abord : les remontées de promenade, à heures fixes. C'est un ballet à la lenteur étonnante. Dans la cour les nouveaux qui descendent du quartier haut remplissent leur devoir de transmission : interrogations, informations. À ce que j'en ai compris, tout se sait pourtant, mais il leur faut dire et redire, sucer longuement les affaires du dehors qui viennent en déferlantes via le parloir.

Chaque détenu remonte seul, après, envahi de pensées, mains dans les poches, dressé pour le bon étage, circulant lentement sur les étroites coursives dont le sol en bois poussiéreux craque. Puis il se stabilise devant une cellule, le surveillant ouvre, et la vague des hommes prisonniers disparaît petit à petit en silence.

J'ai été affecté en deuxième division très vite, je ne sais pas pourquoi. Cela m'a flatté, sans doute parce que j'étais jeune et seul. Les premières semaines, j'ai marché dans les rues de Paris pendant des heures. Quand je prenais tôt le matin, la débauche se faisait à 13 heures, et sans argent – mon loyer cassait mon salaire – je partais à travers la ville des après-midi entiers. Ignorant des quartiers, j'errais sans fin dans des rues tristes. Où était le gai Paris? Peu m'importait, mon esprit digérait ce que j'avais vu entre les murs. Je vivais une impatience. Les barreaux multipliaient mon énergie. Le soir, je regardais les émissions télé, un enchevêtrement de mouvements et de bruits dont j'avais besoin et que je n'essayais pas de démêler. J'avais aimé lire, et c'était perdu. J'avais souhaité vivre fort, et je me résumais à l'heure où je mettais mon uniforme.

Une vibration permanente m'empêchait de dormir, et pourtant je le jure, je ne ressentais aucune fatigue.

Les autres éprouvent-ils, comme moi, cette envie d'y être, où résonne un joyeux grelot? Impossible

à dire. Impossible aussi d'expliquer ce qui me rend si heureux lorsque je suis dans ma prison. Je parle peu aux détenus, c'est l'interdiction commune de sympathiser. Je me méfie des gradés dont souvent je ne comprends pas l'attitude. En service d'étage je ne rencontre aucun collègue, nous tous courant d'une sonnerie de téléphone à une cellule, d'un pointage à l'organisation du travail des auxiliaires.

Car il y a les auxiliaires. À cheval entre deux mondes, caricatures des deux, sombres toujours. Ils sont les seuls prisonniers à avoir gardé la tenue pénale, et leur bleu, au fond d'un couloir, attire l'œil comme un uniforme. C'est d'eux que je devins le plus proche. Avec le manque de personnel, et les arrêts maladie qui en découlaient, ils me secondèrent dans ma tâche.

Bien sûr, pas pour les clés. Elles constituent notre différence. Lors de visites de gens de l'extérieur, tous, tous, nous faisons résonner notre trousseau en y passant les doigts. Ce cliquetis marque notre pouvoir et indique la sortie aux visiteurs. Si un jour je vis un auxiliaire décrocher le téléphone, jamais aucun d'entre eux ne touche une clé. Elles ne quittent pas nos ceinturons, reliées à eux par une queue de cochon en plastique que nous étirons souvent. Les détenus la nomment finement la branlette des matons.

Quand, à certains moments, je ne savais plus combien de détenus j'avais à mon étage, qui était au parloir, qui à l'infirmerie, les auxiliaires savaient

pour moi. Le nom des avocats, les peines encourues, les lettres reçues. Ils organisent aussi le trafic de cigarettes ou de shit, puis, en habiles danseurs de cordes, balancent les uns et les autres. Ils sont circonspects avec nous comme avec les détenus, habitants d'un univers de proximité successive ; tout le monde n'est pas doué pour ça.

Jamais les clés. Jamais la main. À l'école pénitentiaire, c'est l'interdiction annoncée dès le premier jour. Les peaux ne se rencontrent que pour un contact abrupt.

On raconte à l'envi l'histoire de ce sous-directeur de Fleury-Mérogis, complice de l'évasion d'un truand, et incarcéré à Fresnes. Venu pour une reconstitution, il croise son ancien collègue, le directeur, et lui tend benoîtement la main. Personnel outré, en voilà une offense, un crachat à sa manière ! Il est tortueux le chemin de celui qui change de bord, qui se raccroche aux herbes, qui fait des signes à l'autre côté du gué. Il est bien le dernier à comprendre. Les légendes carcérales sont remplies d'histoires de ce genre, à disparaître et à revenir en surface. Nous sommes tous conviés à ce drôle de pays des merveilles de l'autre bord. Certains n'y résistent pas.

Les hommes s'éteignent très vite. Je parle des surveillants. Les jeunes, les marrants, ceux qui se disent au départ qu'il y a une autre manière de travailler. Je les ai vus s'abîmer, se ternir, pour certains devenir hargneux, les jeunes gars de province,

de ces villages où tous vivent pareil. Je les ai vus courir sur les coursives, découvrir un scarifié sanglant derrière une porte. Il ne faut rien dire. Ou plutôt : il faut se dire que ça ne fait rien. On se persuade vite que l'enfance a disparu, où le bon pain a déjà été mangé. Ici le ciel n'est ni bleu ni calme ; à la première mise le gris gagne la partie.

On prend une douche le soir pour tuer cette odeur qui se colle aux pores. Mais la saleté s'incruste. Moi je me douche aux mots, le soir je note tout ce que j'ai observé : les us et coutumes, le rite deviné derrière le geste. Et derrière le rite, la conjuration.

À chacun, sans doute, sa conjuration.

Mais nous sommes tous, ou presque, des à-côtés de la plaque. Nous tous, pénitentiaires. Il n'y a pas de vocation chez nous. Il y a des vocations d'ethnologue, de messie, mais pas un seul qui soit entré de plein gré pour enfermer. Même les plus torves n'ont pas demandé cette adresse. Sans compter tous les ratés de la délinquance, qui ne se contentent plus de films, qui veulent voir de près, qui n'osent pas se la raconter. On conjure à plein tube ici, on passe sa vie à côté de sa vie, on s'aigrit un peu, on finit par boire carrément.

On vit enchaîné avec les détenus et leurs sarcasmes : « Vous êtes plus enfermés que nous. » Dans un sourire, on accepte leur raisonnement, pas offusqués qu'ils aient raison, parce qu'on l'a compris depuis longtemps, dans le fond.

1000 euros par mois en plus de mon salaire? L'avocat a exulté quand je le lui ai dit, *on va plaider l'égarément, le moment de folie dont on ne sait plus se sortir*, mais je l'ai calmé, j'entends d'ici les témoignages des collègues : *il a toujours été bizarre et bla-bla-bla*. D'ailleurs, c'est vrai.

Anis prend une taffe et se replonge dans le silence. Il n'y est pas pour grand-chose, mais ils l'ont délogé; finis les études, ses vagues espoirs, ça n'a pas l'air de le révolter, ou alors il n'a pas renoncé. C'est vrai qu'il est naïf comme un agneau avant l'abattoir. Je le regarde, courbé sur ses menottes et ses doigts qui retiennent jusqu'au bout la cigarette. Je n'aurai jamais d'autres amis comme lui.

Ces derniers soirs, je me suis remis à mes cahiers d'ethnologue. Si je réfléchis bien, le bizarre est partout, l'incongru, la règle. L'ethnologie n'est pas un métier, c'est un regard. Il faut que je cantine des cahiers, que je m'impose le travail à une heure précise après un peu de sport dans ma petite cour. Par exemple il faut que je mesure le nombre de pas et donc le nombre de mètres parcourus dans une journée, en comptant ceux de la promenade. Le nombre de fois où je vois la couleur rouge dans une journée, le nombre d'heures où je pars en rêverie. Voire le nombre de mots échangés. Cela fera un chapitre sur la mort des sens.

Ces dernières années je me suis perdu. Ici cela va être l'occasion de me recentrer. J'ai un peu de mal

avec le quotidien car, personne ne venant me voir, je me dépatouille mal des fringues sales. Je ne m'occupe pas d'acheter de la bouffe, il faudrait la cuisiner, je prends la gamelle; depuis le départ de Lucie, je me nourris à l'avenant. Un peu de chocolat quand même, ç'a toujours été mon point faible.

Non, j'ai du mal avec le bruit. Pour me concentrer et écrire, les cris par les fenêtres de gars qui se parlent, les chariots métalliques, les appels des surveillants entre les étages, c'est gênant.

La vie carcérale fait son incroyable barouf autour de moi. J'ai tenté d'éliminer tous les motifs de dérangement, portes qui s'ouvrent pour la cantine, courrier ou parloirs, c'est facile, peu de gens voulaient me voir ou m'écrire de toute façon, mais une masse sonore résiste perpétuellement, des voix, des pas, et ces foutues clés dans les serrures, elles résonnent et cliquettent sur les trousseaux; avant, je n'aurais jamais cru qu'elles étaient aussi bruyantes. On n'entend qu'elles!

Il faudra que je commande des boules Quiès. Tout tenter pour que demain ressemble à aujourd'hui, c'est possible. C'est seulement dans ces conditions que j'arriverai à écrire mon grand livre sur la prison.